

nistration des fonds de la société, en suivant les enseignements fournis par l'expérience de ses devancières et qu'une charte provinciale viendra bientôt lui donner une existence légale.

En attendant, l'on nous informe que cette dernière née de nos sociétés de bienfaisance, qui bénéficie du patronage d'un des membres les plus distingués—par ses talents et par ses œuvres—du clergé de notre diocèse, M. l'abbé Auclair, curé de St-Jean-Baptiste de Montréal, recueille de nombreux adhérents ; qu'elle a déjà plusieurs milliers de piastres en caisse pour payer les décès éventuels, ainsi qu'une jolie somme pour payer les secours aux malades et qu'elle a dû déjà établir 21 bureaux de perception, dont 3 à Montréal et les autres dans différentes paroisses des environs.

Il ne nous est guère possible de nous former une opinion définitive de la société avant qu'elle soit complètement organisée ; mais nous devons dire que, jusqu'ici, elle paraît avoir emprunté à ses devancières quelques-unes de leurs meilleures dispositions et innové heureusement pour d'autres. Ce qui nous frappe surtout, c'est la simplicité de son organisme ; reste à savoir si cet organisme est encore assez simplifié pour pouvoir marcher presque sans frais, lorsqu'elle aura acquis un certain développement.

LA CRISE DE L'INDUSTRIE LAITIÈRE.

Il y a bien des années que nos fromagers n'avaient vu leur fromage se vendre à 6½ le livre. Bien longtemps aussi que nos beurriers n'avaient reçu que 15c. par livre pour leur beurre. Il y a évidemment crise dans l'industrie laitière, comme, il y a quelque temps, il y avait crise dans le commerce du blé et dans celui des farines. La cause en est peut-être la même, peut-être aussi est-elle différente. Ce n'est pas toujours la surproduction seule qui avilit les prix et le remède préconisé dans ce cas, la diminution de la production, n'est pas toujours le seul remède efficace.

Depuis un an que le blé se vendait 60c. et moins au Canada, sur les lieux de production, nous n'avons entendu personne s'écrier que nous produisions trop de blé ; mais, tout à coup, par le simple jeu des forces économiques, sous l'impulsion de simples considérations morales, qui ont fait voir sous un aspect tout différent une situation physique

qui n'avait pas changé, voilà que le blé est en train de doubler de prix. Ce qui prouve que, parfois au moins, c'est l'apparence de la surproduction, l'excès momentané de l'offre sur la demande, qui produit la baisse, tandis qu'une appréciation exacte de la situation, arrivant au bout de quelque temps et détruisant l'impression primitive, met tout le monde à la hausse.

Mettons à profit cet exemple tout récent pour étudier la situation du marché des produits laitiers. Pour ce qui concerne le beurre, nous sommes placés un peu loin pour juger de l'état exact du marché anglais ; mais si nous nous en rapportons aux circulaires des grandes maisons de commission, à la statistique des arrivages et aux récits de nos propres exportateurs qui en reviennent, c'est l'excès de l'offre du beurre d'Australie qui a produit la baisse. Notre production n'y a aucune responsabilité, puisqu'elle n'a pas encore été mise sur le marché. Nous ne jurerions pas cependant que la perspective de recevoir, cet été, du beurre canadien primé par le gouvernement, comme le beurre australien, du reste, n'ait eu aucune influence sur les dispositions des maisons anglaises d'importation. Mais chaque fois qu'un article de grande consommation tombe ainsi à des prix dérisoires,—sauf pour le blé dont la consommation, cher ou bon marché, est à peu près constante,—la consommation de cet article augmente dans une proportion sensiblement équivalente. Nous posons en fait que la consommation du beurre, en Angleterre comme au Canada, du reste, est bien supérieure aujourd'hui à ce qu'elle était l'année dernière. Elle va donc disposer plus rapidement qu'on ne le calculait des stocks en existence et, si la surproduction n'a pas été trop considérable, elle sera compensée par cette surconsommation ; mais on ne s'en apercevra, très probablement, que lorsque l'on fera l'inventaire des stocks en vue et que l'on calculera ce qui reste à mettre sur le marché.

Nous ne désespérons donc point de voir le marché anglais s'améliorer considérablement, vers la fin de l'été ou peut-être plutôt, et fournir à nos beurriers — pourvu qu'ils n'aient pas vendu toute leur fabrication d'avance,—l'occasion de se refaire un peu des pertes du printemps.

Seulement, il est absolument nécessaire que notre beurre se présente en bonne condition sur le marché anglais et qu'il s'y fasse une

place. A moins de cela, l'amélioration des prix ne sera de bénéfice qu'aux Australiens et aux Danois. C'est pourquoi il est essentiel que le gouvernement fédéral s'exécute et nous donne les moyens de transport au froid qu'il nous a promis.

Le fromage est dans une position quelque peu différente. C'est notre production qui compte sur le marché anglais et qui règle les prix. Il y a eu certainement, en 1894, une augmentation de la production ; cette augmentation, cependant, ne dépasse pas 200,000 meules, soit 12,000,000 de livres une semaine peut-être de la consommation normale en Angleterre. Mais la consommation n'a pas été normale en Angleterre ; elle a été diminuée par le prix élevé de notre fromage, de sorte que l'excès d'offre sur la demande, au lieu d'être simplement de la consommation d'une semaine, paraît être de celle de trois ou quatre semaines—peut-être plus. Voyez la situation que cela fait au marché anglais : il se trouve à avoir pour trois ou quatre semaines de consommation en fromage de l'année dernière, au moment où l'on vient lui offrir le nouveau fromage. Il veut à tout prix écouler son vieux stock avant d'entreprendre le nouveau. C'est pour cela qu'il n'achète que peu ou point. Et c'est pour cela que nos exportateurs, s'ils sont forcés de consigner, à leurs propres risques, ne veulent pas avoir trop de capitaux engagés dans l'affaire.

Mais si nous expédions tout notre fromage d'avril et de mai à un prix si bas qu'il double la consommation en Angleterre, il est clair que, non seulement le surplus de stock sera vite absorbé, mais que l'augmentation de la production chez nous, cette année, suffira à peine à y tenir tête. Et de même qu'une réaction violente à la hausse a suivi la baisse du blé et des farines, de même pourrions-nous espérer voir les prix monter, vers l'automne, aussi haut, peut-être plus haut que les années dernières.

Et c'est déjà arrivé une fois. Mais comme les exportateurs avaient été les seuls à prévoir ce revirement, tout le bénéfice de la hausse leur resta ; on en cite qui firent \$50,000 à \$75,000 de bénéfice dans cette seule saison. Au début, les prix avaient été excessivement bas ; ils étaient tombés à 5c. ; puis, vers l'automne, la fabrication ayant diminué, vu que les patrons se décourageaient, les prix sont montés à 12c., et les exportateurs qui avaient contracté pour la fabrication de presque tou-